

Une lecture de la lisibilité

Jean Foucambert

La notion de lisibilité répond à des besoins que pressentent ou formulent écrivains, journalistes, éditeurs, rédacteurs d'informations, psychologues, enseignants, auteurs de manuels, spécialistes de la communication, etc.

Elle correspond globalement au souci des auteurs d'être compris et à la volonté de certains éducateurs de mieux choisir les textes afin d'aider ceux qui apprennent à utiliser l'écrit.

La lisibilité d'un texte, c'est une information globale, généralement exprimée par un indice, sur le degré de difficulté de lecture de ce texte. C'est une tentative pour objectiver, normaliser l'opinion courante : "*ça, c'est facile, ça c'est incompréhensible...*"

La lisibilité devrait tenir compte de la qualité de l'impression, de la mise en page, des aides à la lecture intégrées dans le texte, de tout ce qui facilite ou gêne l'utilisation d'un écrit. Nous renvoyons sur ces questions à l'indispensable livre que François Richaudeau a fait paraître à l'UNESCO : production des manuels scolaires.

En réalité, les indices de lisibilité s'établissent à partir de critères formels prélevés dans un texte écrit au kilomètre, autrement dit, ils ne s'intéressent qu'à l'agencement linéaire des mots et des phrases.

La notion de lisibilité bute sur l'impossibilité de quantifier ce que les productions humaines ont de plus essentiel et de plus ineffable : le charme d'un sourire, la conviction d'un orateur, la limpidité d'un exposé, la mélodie visuelle d'une phrase. En ce sens, elle souffre d'un préjugé défavorable qui accompagne la volonté de mesurer les œuvres d'art. Ce ne sont pas les marchands de tableaux qui me démentiront !

La mauvaise impression s'accroît de ce que tout acte de communication est une production à deux voies qui ne se rejoignent pas nécessairement : au départ, l'auteur qui le conçoit ; à l'arrivée, le lecteur qui l'interprète. Comment le message trahit-il l'auteur ? Comment satisfait-il le lecteur ? Chaque lecteur, puisque tous vont l'aborder avec leurs préoccupations et leurs expériences. La facilité d'un texte ne dépend-elle pas d'abord de ce qu'un lecteur lui prête ? Comment établir une norme de compréhension pour un lecteur standard ? Pourquoi même l'établir ?

En revanche, quel avantage y aurait-il à ne pas être compris ? Que répond le journaliste ? Le rédacteur d'un mode d'emploi ? L'auteur de documentaires ? Que répond l'écrivain ? Le philosophe ? Quel pouvoir tire-t-on du droit d'être obscur ? Mais existe-t-il des recettes pour se faire comprendre, qui ne conduiraient pas à des stéréotypes d'écrits, monotones, standards et plats. La ligne droite est sans doute le plus court chemin d'un point à un autre ; ceci admis, y a-t-il malice à préférer les courbes ?

Revenons au comment...

La lisibilité correspond au souhait de prédire la compréhension d'un lecteur en ne considérant que le texte. Comment établir une équivalence entre le résultat des processus psychologiques d'un lecteur modèle et certaines caractéristiques facilement observables dans ce texte ?

Quel lecteur ? Quels éléments du texte ?

1/ On constitue un échantillon de lecteurs représentatif de la population concernée : population tout venant, niveau d'études particulier, spécialistes de la question, tranches d'âge, etc.

2/ On obtient d'eux des jugements sur la facilité de lecture de nombreux textes qu'on leur soumet. Ils expriment cette opinion en la détaillant, en la justifiant, en situant le texte sur des échelles de difficulté, etc. On peut leur demander aussi d'effectuer un travail sur le texte : soit répondre à des questions, soit compléter un closure. C'est même l'utilisation première de ce type d'épreuve.

On obtient ainsi un jugement extérieur et subjectif sur le degré de difficulté des textes.

3/ On cherche ensuite dans ces textes des constantes formelles plus ou moins faciles à observer ; par exemple :

- la complexité syntaxique qu'on tente d'atteindre à travers des indices qui, pris isolément, n'ont guère de signification : longueur des phrases, nombre de propositions, mots de liaison, système d'enchaînement ; sujets inversés, écrans entre verbe et sujet, présence de certaines formes verbales, etc.

- la difficulté du vocabulaire qu'on évalue soit :

- en utilisant des tables de fréquence : proportion de mots appartenant au vocabulaire fondamental, à des listes de mots rares, à des listes de référence, à un vocabulaire spécialisé.

- en comparant le nombre de mots différents au nombre total de mots afin de mesurer le degré de redondance, l'étendue et la diversité du lexique utilisé.

- en ayant recours à des indicateurs qui économisent ces comptages longs. Les mots fréquents sont, en effet, plus courts que les mots rares ou spécialisés. La longueur moyenne des mots d'un texte informe rapidement sur le niveau de difficulté du vocabulaire.

- les caractéristiques stylistiques qui éclairent sur un ton général que l'auteur donne au texte. Essentiellement, les moyens qu'il emploie pour interpeller le lecteur : forme interrogative, forme exclamative, emploi de l'impératif, pronoms personnels de la deuxième personne, recours aux dialogues, etc.

Ces moyens rendent le texte "vivant", associent le lecteur au cheminement de l'émotion, de la démonstration, de la découverte, le prennent à témoin, suscitent un questionnement qui facilite son entrée dans l'écrit.

4/ Vient ensuite le temps du calcul. Il s'agit de mettre en relation ces données et les opinions subjectives recueillies auprès des juges. Quels sont les éléments du texte faciles à recenser dont la présence est concomitante de certaines appréciations sur le texte ? Ainsi, en opérant

ces comptages, on "reconstituera" sur n'importe quel texte, l'opinion subjective que ces juges auraient donnée.

Pour plus de détails sur cette méthode, il serait nécessaire de consulter le livre de HENRY : Comment mesurer la lisibilité ?

Ainsi, une formule ne "mesure" la lisibilité qu'à travers une comparaison entre deux réalités : la globalité d'un texte, la compréhension d'un lecteur. Aucun des éléments pris en compte pour décrire cette globalité n'est la cause directe ou indirecte de sa difficulté. À raccourcir les phrases, à stéréotyper les constructions, à puiser dans les échelons inférieurs des vocabulaires, on se comporte comme ce jardinier qui, ayant remarqué la relation entre la pluie et la croissance des plantes, en avait conclu que s'il tirait sur les tiges, il parviendrait à remplir le ciel de nuages !

Nous sommes encore imprégnés d'une conception mécaniste de la causalité qui rend, difficile la compréhension des relations entre les éléments simultanés d'un système. Raccourcir ses phrases, ce n'est pas continuer d'écrire de la même manière en veillant seulement à faire des phrases moins longues, c'est écrire autrement, c'est penser autrement ; c'est se représenter le lecteur autrement. Ce n'est pas un texte dont les phrases vont compter moins de mots c'est totalement un autre écrit. Il en est de même pour le vocabulaire. Si vous remplacez systématiquement les mots rares par des mots fréquents, vous n'obtiendrez pas quelque chose de plus facile à lire ; bien au contraire ! Vous obtiendrez de l'incompréhensible et de l'inutile. Si vous vous imposez d'écrire avec des mots fréquents, vous devez encore concevoir, dès le début, un texte totalement différent dans son organisation de ce que vous auriez écrit avec des mots plus rares.

Autrement dit, aucun des éléments recensés dans les formules de lisibilité n'est cause de la plus ou moins grande facilité d'un texte ; chaque élément est signe de la nature globale de ce texte, donc de sa difficulté.

Et c'est dans l'incompréhension de la différence entre la cause et le signe que réside le danger des formules de lisibilité. C'est le même problème qu'on rencontre lorsqu'on parle de vitesse de lecture. Combien de gens s'irritent en pensant qu'on a bien le droit de lire lentement ! Ce que personne ne conteste ! Mesurer la vitesse n'est qu'un moyen facile d'obtenir de l'information sur les stratégies d'un lecteur. On constate alors que, sur des textes ayant certaines caractéristiques, à chaque vitesse de lecture correspond une stratégie globale. Et c'est cette stratégie qui est importante. On connaît l'inefficacité des techniques d'entraînement à la lecture qui se fondent sur l'augmentation mécanique de la vitesse. Naïf jardinier !

Deux globalités se sont rencontrées le temps d'une lecture : un individu qui cherche à sa manière, un texte qui propose à sa façon. On peut à certains signes pris dans le texte, prédire ce qu'en comprendra un lecteur standard ; et dans ce "standard" résident aussi bien des contresens ! Mais il serait dangereux que ces signes s'imposent comme des critères de production...

Pour autant, ils n'ont pas à être ignorés des auteurs ; ceux-ci doivent les intégrer dans une théorisation de leurs processus d'écriture. Sûrement pas pour mesurer le chemin qui les sépare encore d'une norme idéale ! Mais pour qu'ils prennent conscience de ce que leur écriture a de spécifique.

C'est seulement en augmentant la cohérence générale de leur système d'écriture qu'ils se feront plus aisément comprendre. Et non pas en la réduisant pour rester dans certaines fourchettes. Si Proust avait su que ses phrases mesuraient en moyenne 43 mots, les aurait-il raccourcies ? Quelqu'un croit-il vraiment qu'il ne le savait pas. Il n'y a pas de production, d'un geste sportif ou d'une œuvre d'art, d'un savoir nouveau ou d'un apprentissage qui ne s'accompagne et ne résulte d'une meilleure conscience de soi.

Est-ce pour autant, le chemin de la bonne conscience ?

Jean Foucambert